



CHARLOTTE  
BOUSQUET

μνήμος  
ICARES

# CYTHERIAE



Charlotte Bousquet

# CYTHERIAE

## DU MÊME AUTEUR,

Aux Éditions Mnémos :

L'ARCHIPEL DES NUMINÉES  
ARACHINAE, 2009  
CYTHERIAE, 2010

« TOILES DÉCHIRÉES », in MAGICIENNES ET SORCIERS, anthologie dirigée par Stéphanie Nicot, 2010

Chez d'autres éditeurs :

LETTRÉS AUX TÉNÉBRES, Rivière blanche, 2010  
NOIRE LAGUNE, Gulfstream, 2010  
LA MARQUE DE LA BÊTE, Mango, 2009  
AU MIROIR DES SPHINX, recueil, Argemmius, 2008

TRILOGIE DU CŒUR D'AMARANTHA, Nestiveqnen  
I - LES ARCANES DE LA TRAHISON, 2004 (Prix Merlin 2005)  
II - LES ARCANES DE LA DISCORDE, 2004  
III - LES ARCANES DU JUGEMENT, 2006

LIGHTS, CAMÉRAS, RÉVOLUTION, Asmodée, 2003

Anthologiste :

FAUVES ET MÉTAMORPHOSES, CDS Éditions, 2010  
« L », CDS Éditions, 2009  
PLUMES DE CHATS, Rivière blanche, 2009

Album :

CROQUEMITAINES (illustrations Fabien Fernandez), Éditions du Mont, 2010

Retrouvez l'univers du cycle de L'ARCHIPEL DES NUMINÉES sur le site :  
<http://destindesnuminees.over-blog.com>



---

*L'Aventure imaginaire*

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper

© Les Éditions MNÉMOS, mai 2010  
15, boulevard Vivier-Merle  
69003 LYON

\*

ISBN : 978-2-35408-080-8

[www.mnemos.com](http://www.mnemos.com)

*Nous sommes ensemble pour un instant, un instant seulement. Je te serre contre moi. Douleur, viens te nourrir. Enfonce tes crocs dans ma chair. Déchire-moi.*

Virginia Woolf – *Les Vagues*

*Dans tout rêve, il y a au moins un endroit qui est insondable – un om-  
bilic, pour ainsi dire, qui est son point de contact avec l'inconnu.*

Sigmund Freud – *L'Interprétation des rêves*

*Qu'est-ce que l'on a, de soi, à transmettre ? — Sans doute rien ; mais  
ce Rien est tout ce que nous possédons.*

Edmond Jabès – *Le Livre des marges*

## PERSONNAGES

### *Sestier de Métida*

Nola, écrivain public

Angelo di Larini, nécromancien

Guariento Scrivi, imprimeur

Leporello Dandolo, ancien luthier

Bartoldo, apothicaire

Domenico Fiori, barbier

Claudio Tetto, céramiste

Le Duc, souteneur

Rossana Paolo, artiste et propriétaire de *L'Ambre rouge*

Pamina, fille de joie

Catarina Bacci, propriétaire de *La Gazette de Métida*

Isadora Bacci, sa fille

Orseo Giovanni, chroniqueur

Renzo Lippi, chroniqueur

Tino, commis

Fosca Mazzario, capitaine de la Garde Noire du sestier de Métida

Polissena Duccio, lieutenant

Massimo Calli, mortuor

Marsile Sotto, sergent

Giulio, milicien

Daniela, milicienne

### *Dédale de Cribella*

La Bête

Andrea, condamné

***Sestier de Dycina***

Violante Moravia, princesse de Cytheriae

Agnese della Trava, prêtresse de la Triple Déesse

Francesco de Barbari, représentant du Conseil de ville

Chiara Tullio, représentante du Conseil de ville

Alceo di Lacana, général de la Garde noire de Cribella

Octavio Mangori, fils du gouverneur d'Arachnae

Sienna della Trava, sa fiancée

Lotario della Trava, frère de Sienna

Le récit prend place à Cribella, capitale de la principauté de Cytheriae, entre le mois du Feu et le mois du Vent, durant la quarante-neuvième année du règne de la princesse Violante Moravia.



## PROLOGUE

*(Une place de Cribella, la nuit. Anzolo entre, circonspect.  
À mesure qu'il parle, une douce lumière éclaire la scène.)*

ANZOLO : *Me voici de retour, après un long exil.  
Toute la journée, j'ai erré dans cette ville  
Qui m'a vu naître ; pourtant j'y suis un étranger,  
Aujourd'hui. Les souvenirs des jeunes années  
N'étaient que des mirages sans goût ni odeur,  
Destinés à me faire oublier ma douleur.*

Marcantonio Bembo  
*L'Ange de Cribella, Acte I, scène 1.*

*Cribella, capitale de Cytheriae – 24<sup>e</sup> jour du mois de la vierge*

*Sestier de Métida*

DANS LA MANSARDE SOMBRE, un parfum de mimosa et de jasmin, un peu évanescent, se mêlait aux effluves âcres d'urine de chat. Celui-ci, un gros mâle noir aux griffes acérées, était parti chercher pitance et caresses ailleurs.

Cela faisait plusieurs semaines que le logis était inhabité.

Les cloches du temple de la Lune résonnèrent, tout près, appel solennel à la prière. Il ne se passait pas une semaine sans qu'une procession soit organisée en l'honneur de la Triple Déesse, divinité tutélaire de l'Archipel des Numinées. Violante Moravia, la princesse de Cytheriae,



et les Moires, ses trois conseillères spirituelles, espéraient par ces témoignages de foi attirer sur le royaume Sa bienveillance.

« La Moravia et sa Triade veulent surtout faire oublier la peur et la maladie », songea Rossana.

Elle fit quelques pas dans le salon. Les lattes rongées par le temps craquèrent bruyamment : le tapis de laine posé au sol était trop mince pour atténuer les sons. Frissonnant malgré la chaleur de ce printemps agonisant, elle repéra quelques chandelles à demi consumées. Les coulées de cire avaient métamorphosé le chandelier en sculpture. Elle demeura immobile face au candélabre, s'imprégnant de sa forme étrange, puis reprit ses esprits et alluma les bougies.

Éclairée par une douce lumière, la pièce prit un aspect moins sinistre. Au mur, des étagères débordant de livres et de bibelots. Sur la causeuse aux tons passés, balafrée par d'innombrables griffures, un châle de coton finement tissé. Dans un vase posé sur la table basse, des roses aux corolles séchées, aux tiges pourrissantes.

Un souffle d'air fit vaciller une flammèche. Rossana se retourna, s'attendant presque à voir se profiler sur le seuil la silhouette familière. La vivacité de l'illusion, la clarté inattendue du souvenir la bouleversèrent. Tremblante, elle se laissa tomber sur le siège, se passa les mains sur le visage, y recueillit ses larmes. Instinctivement, elle en goûta le sel sur le bout de ses doigts puis ferma les paupières pour mieux en apprécier la saveur. Capturant dans sa bouche l'essence de cet instant, elle transformait son chagrin en plaisir sensuel.

Une manière de rendre hommage à la disparue.

Quand Rossana rouvrit les yeux, son regard fut attiré par un petit objet, sur le tapis. Elle s'en saisit et l'examina un moment avant de comprendre de quoi il s'agissait : un os gravé de symboles. Une amulette de sorcier.

« Évidemment. »

Elle laissa tomber le fétiche et se releva, tirée de la torpeur feutrée du deuil. Elle secoua la tête, lissa machinalement sa robe et traversa le salon.

La lumière du jour éclairait la chambre. La lucarne, pourtant entrouverte, ne suffisait pas à en chasser les fragrances où dominait le mimosa. D'autres odeurs – sueur, benjoin et peut-être une pointe de mâle âcreté – s'y mêlaient, rendant plus prégnante l'absence de son amie.

Les draps étaient froissés ; le lit, défait. Un ouvrage relié était posé sur la table de chevet, sous une petite boîte d'écume. Sur le parquet, un rectangle vide et des traces de pas trahissaient la venue du nécromant. Il avait dû vouloir récupérer certaines choses, chez son amante, avant de quitter la ville.

— Salaud, gronda Rossana. Et dire que tout ce temps, elle a couché avec toi.

Elle se détourna, alla jusqu'à l'écritoire calée contre la pente du toit. Le plateau, couvert de cuir clair taché d'encre, disparaissait presque sous les feuilles. Elle fouilla, en quête des poèmes qu'Orseo lui avait demandé de trouver, ne vit que des brouillons de lettres et de vers de circonstance – témoignages d'affection et remerciements pour la plupart. Son attention fut attirée par un tiroir fermé, sur le côté. La clef n'était pas dans la serrure et Rossana fureta un moment avant de se rappeler que la morte lui avait avoué, un soir de confidences, dissimuler ses biens les plus précieux sous une latte du plancher. Elle se mit aussitôt à quatre pattes, vérifia chaque pouce de la pièce avant de remarquer la cachette. Différents objets – médaillon d'or à l'effigie de la Lune sous son aspect virginal, vieille plume d'oie, bague sertie de malachite – y étaient entreposés, protégés par un morceau de tissu grisâtre. Rossana repéra ce qu'elle cherchait et regagna le secrétaire, envahie par une singulière excitation : la curiosité prenait le pas sur tout, reléguant tristesse, colère et lassitude bien loin dans son esprit. La main tremblant légèrement, elle glissa la clef dans l'orifice et tourna. Le compartiment contenait plusieurs carnets aux couvertures parcheminées. Elle les tira tous de leur abri. Sur l'un d'eux étaient inscrites, en belles lettres régulières, les *Poésies* qu'Orseo lui avait demandé de récupérer. Elle en prit un autre et dénoua le lien retenant les pages prisonnières. Des effluves d'encre s'en échappèrent.

Le cœur battant, consciente qu'elle s'apprêtait à déchirer le voile d'un secret, Rossana ouvrit le cahier de la défunte et commença sa lecture.

*...Aujourd'hui, un homme est venu me voir pour que j'écrive son histoire. Première fois qu'on me demande ça. Un général ou un artiste qui fait appel à un biographe, je comprends. Mais là ? Parfait inconnu, lettré de surcroît. Dit avoir besoin de moi parce que je ne le connais pas. Parce que je suis « à la bonne distance » : ce sont ses mots. Dit qu'il me*

*paiera pour mes services. Tout ce qu'il demande, c'est une oreille attentive et une plume de qualité. Rien que ça. Je ne suis pas sûre d'être la personne idéale. Lui ai dit. Mais apparemment, si (pour lui en tout cas). Passé une partie de l'après-midi à prendre des notes. À me demander comment il arrivait à se souvenir de détails avec tant d'acuité. Un son, une odeur, une volute de dentelle sur le poignet délicat de son premier et seul amour, une petite fille aux yeux verts. En fait, ce n'est pas si difficile. Il suffit de fermer les yeux, de se laisser aller. Franchir la barrière des souvenirs qui font mal. Ignorer les épines dans les yeux, les brûlures dans l'âme. On atterrit de l'autre côté. Du côté des possibles, avant que le destin ne fasse tout basculer. Ce qui est difficile, ce n'est pas de se souvenir, c'est de dire. Je me demande si c'est pour ça qu'il est venu. Il y a certainement le désir de laisser une trace écrite, de se détacher (chemin mental du verbe vers l'encre) du vécu. Il a de la chance. Parler. Vouloir. Pouvoir. Moi, je ne sais plus. Je sais entendre écouter recueillir exprimer ce qui leur appartient.*

*Les mots ne peuvent passer ma gorge. Bloqués. Tabous. Ce qui sort, ce qui se montre à moi seule c'est ce que j'expulse : des traces de sang sur ma peau, des traces d'encre sur cette page.*

\*

### *Détroit de Cribella*

Les dernières manœuvres terminées, la trirème s'éloigna. Massée sur l'embarcadère, une petite assemblée assistait au départ du magnifique navire. Sa figure de proue élancée, sculpture d'écume et de bois gris, évoquait une jeune vierge sortant des flots. Ses voiles, comme la bannière argent et nuit de la principauté d'Arachnae, claquaient dans le vent. Mouettes et goélands saluaient son départ ; leurs cris moqueurs avaient remplacé les olifants accompagnant le noble cortège et les discours d'adieux, officiels et froids. Le spectacle des trois rangs de rames s'élevant et se baissant au même rythme était hypnotique ; plusieurs personnes comptaient, à voix basse, la cadence régulière.

Quand la galère fut trop éloignée pour que l'on puisse distinguer clairement les passagers, quand la vogue, prise entre l'eau et les rayons du

soleil, se mut en ballet éblouissant et confus, l'assistance, nobles courtisans et simples badauds, commença à se disperser.

Accoudé au bastingage, Octavio Mangori contemplait Cribella, la ville dans laquelle il avait passé les quatre derniers mois. Construite sur le bras de mer divisant l'île en deux, la capitale de Cytheriae ressemblait à un crabe énorme et difforme. En son centre, la citadelle de Dytina abritait la princesse Violante, les Moires – ses conseillères spirituelles – et quelques courtisans de haute naissance. Brillant de mille feux, le dôme de l'édifice, tout de bronze et de marbre, ressemblait à un joyau dressé au milieu des flots. Le Grand Temple de la Lune, majestueux monument de marbre noir, gris et blanc couvert de feuilles d'argent, et la maison du Conseil de ville aux bulbes mordorés, deux parures plus modestes, étaient situés de part et d'autre du castel. À leurs pieds, un parterre de palais l'entourait d'un écrin précieux et charmé. De longues bandes de terre, de sable et de roche s'étendaient, pareilles à de grosses pattes, de chaque côté de Dytina, formant les quartiers d'Erigone, Agelène et Métida. Les deux premiers abritaient théâtres, courtisanes, riches commerçants et étudiants. Le troisième, bâti sur pilotis des siècles plus tôt par une aristocratie curieuse de vivre au-dessus de l'eau, était aujourd'hui à l'abandon. Ainsi, les somptueuses demeures devenaient le fief de petits ouvriers, d'artistes et d'extravagants inexplicablement attachés aux interminables quais rongés par les algues et bordés de façades miteuses. À son extrémité, près de la terre ferme, Métida jouxtait les faubourgs miséreux des marécages d'Hypotie.

— C'est beau, n'est-ce pas ? demanda Sienna, son épouse, se glissant auprès de lui. Croyez-vous que nous pourrions y revenir, un jour ? Je veux dire, malgré...

— Malgré les rapports tendus entre nos deux principautés ?

— Oui, souffla-t-elle d'une toute petite voix. Si mon frère vivait, je sais qu'il viendrait nous voir, à Arachnae ! Peu lui importaient la politique et les conflits... Mais il est mort et...

— Je ne suis pas devin, Sienna. Je n'en sais rien.

En vérité, Octavio en doutait.

Sa mère, gouverneur d'Arachnae, avait profité du départ d'une ambassade pour lui imposer ce séjour. Son fils, trop libertin, trop scandaleux, devait s'assagir et contracter une alliance profitable. Octavio n'avait eu

d'autre choix qu'obéir, mais n'avait guère apprécié ce printemps passé dans la capitale de Cytheriae. Cribella était à l'image de sa dirigeante : vieille, décrépite, accrochée à une gloire depuis longtemps éteinte. Même les bordels visités au tout début de son séjour paraissaient fades. Tout était affreusement provincial et étriqué dans cette ville glacée qu'il laissait derrière lui avec plaisir. Trop poli, trop lisse : une cité-mausolée aux parures d'or, aux chairs desséchées.

Arachnae, avec ses venelles étroites, ses palais labyrinthiques et sa faune inconvenante, lui manquait terriblement.

Une fois de retour dans sa ville natale, Octavio s'arrangerait pour ne plus jamais avoir à la quitter.

\*

### *Sestier de Métida*

*...Je me suis fait deux entailles, une sous chaque sein. J'ai regardé couler le sang. Il dessinait des sillons sur ma peau. Sur le moment je me suis sentie mieux, vidée de toute cette crasse qui m'empoisonne. Mais dès que je ferme les yeux, dès que je suis seule je revois tout. Impossible de pleurer je ne sais pas pourquoi. L'impression que quelqu'un (lui, eux) a fait un trou en moi pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur, a tiré vers lui, le cœur, l'âme, tout, et quand il en a eu assez de regarder, a ramassé ce qu'il y avait et l'a jeté dans un canal (la chair de ma chair a emporté mon âme en chutant). Il y avait : moi, mes rêves, mon amour, ma raison d'être. Non ce n'est pas vrai il n'y avait pas seulement ça il y avait ce qui faisait de moi quelqu'un. Ce qui faisait de moi « moi ». Maintenant il y a cette plaie qui me tue...*

Rossana reposa le cahier commencé par son amie peu de temps après son arrivée dans le quartier. On l'avait ramenée, un soir, pauvre chose émaciée couverte de sang et de contusions, à son auberge, *L'Ambre rouge*. Elle avait pris soin de la rescapée. Au bout de quelques semaines, une jolie fille aux lèvres pleines avait émergé, comme d'une chrysalide, de ce corps malmené.

Il avait fallu du temps, mais elle semblait remise.

Semblait.

Elle donnait fort bien le change. Rossana n'avait jamais soupçonné qu'une telle souffrance la hantait. Quant aux entailles...

« J'ai vu son corps, quand elle a posé pour moi. J'ai vu les cicatrices, les marques encore roses. Pourquoi n'ai-je pas compris ? Comment ai-je pu être aussi aveugle et croire à ses mensonges ? Un chat, une maladie, un accident. Jusqu'à ce qu'elle décide qu'il était temps que je passe à d'autres filles. Et son insistance pour ne pas être nue, quand elle a été mon modèle pour le Printemps... »

Venus du dehors, des chants la tirèrent de sa confusion.

*Ô Lune ! Belle Dame au triple visage  
Entends la prière de tes enfants !  
Sèche leurs larmes et écoute leurs chants  
Qui volent vers Toi, depuis les rivages  
De ces terres que Tu as engendrées !  
Ô Lune ! Leurs âmes espèrent Ta présence !  
Ô Lune ! Leurs cœurs désirent ta clémence !  
Contemple cette procession sacrée,  
Repais-toi de la sève de nos voix  
Chasse le mal qui ronge tes sujets...*

— La Lune s'est déjà repue du sang d'une innocente, ça ne lui suffit pas ? siffla Rossana.

Un blasphème. Mais l'hypocrisie des Moires et de leurs prêtresses lui donnait la nausée. D'un bout à l'autre de Cytheriae, on ne parlait que de famine. Ici, dans la capitale, des choses immondes, innommables, dévoraient tous ceux – hommes, femmes, enfants, même lamias et stryges – qui croisaient leur chemin. Le quartier d'Hypotie était devenu un cauchemardesque cloaque où l'on s'entretenait pour un quignon de pain, où la maladie terrassait des foyers entiers. Mais la Triade et la vieille bique vissée sur le trône de la principauté ne cherchaient qu'à préserver l'ordre établi, conserver leur pouvoir.

Quel qu'en soit le prix.

*Sestier d'Hypotie*

La procession s'était arrêtée en bordure des marais. La prêtresse de la Lune, une femme d'une quarantaine d'années au visage plat et au cou épais écarta largement les bras. Les pans de sa soutane voltigèrent, comme animés d'une vie propre. Dans la lumière du soleil, ils se paraient de rayons d'argent. Les fidèles se massaient derrière elle : prêtres et prêtresses de la Triple Déesse, mais aussi pieux individus venus prier pour le salut d'un sestier dans lequel ils n'avaient jamais mis les pieds et, plus rares, quelques habitants du quartier.

Là, se trouvaient les dernières mesures, construites en planches de bois mal ajustées, à peine protégées par des toiles pourrissantes. Là, vivaient les plus humbles citoyens de Cribella : plongeurs, mendiants et petits pêcheurs s'entassaient dans des cahutes insalubres. Les réfugiés de Matricia, fuyant l'étrange peste qui ravageait leur île, avaient également trouvé asile en ces lieux de misère. Ou plutôt : on les y avait groupés, en attendant que soit écarté tout risque de contagion. Cela durait depuis la fin de l'automne : ils ne semblaient pas plus mal en point que les miséreux d'Hypotie, mais nul n'avait jugé utile de mettre fin à cette quarantaine.

Perché sur une hauteur, un monticule fait d'amas de pierres, de terre et d'ordures, le braconnier observait la scène. Un couteau allait et venait entre ses mains, créant une danse fascinante. Lui-même faillit se laisser prendre et dut faire un effort pour retenir la lame qui, comme animée d'un mouvement propre, pointait vers le cœur de la religieuse.

— Gloire à toi, Lune, origine du monde ! Vierge, Mère, Sage Devineuse, nous t'implorons ! lança-t-elle, tournant son regard exalté vers les cieux. Nous t'implorons, Déesse ! En ce jour sacré...

Il cessa d'écouter. Qu'avait-il de sacré, ce jour ? La mort de la Bête n'avait pas changé les choses : les gens continuaient à disparaître et la famine avait tué vingt personnes ces dernières semaines. Pis, les rares sources de nourriture étaient contaminées par la vermine. Les prières et les processions ne servaient à rien, sauf peut-être à donner aux gens l'indigent espoir que tout allait s'arranger. Écœuré, le colporteur cracha par terre et quitta son perchoir. Il envisageait sérieusement, lui qui craignait l'océan, d'accepter la proposition que lui avait faite ce marin du nord, la veille : embarquer à bord de son navire et voir où le vent le portait.



Perdu dans ses réflexions, il ne remarqua pas la silhouette blafarde qui se glissait dans son dos. Il s'écoulerait quelques jours avant que l'on découvre son cadavre – un de plus – rongé par une humeur visqueuse.

\*

### *Sestier de Métida*

Le jour déclinait quand Rossana quitta le petit appartement. Elle avait longuement hésité, déchirée par la tristesse, les remords et la colère envers cette amie qu'elle connaissait finalement si peu. Enfin, elle s'était décidée : en plus des poèmes destinés à Orseo, la jeune femme avait emporté, empaquetés dans le châle de coton fin, les journaux de la défunte.

Qu'en ferait-elle ? Peut-être une sculpture en papier mâché. Ou bien des masques. Des masques, oui, qui décoreraient un mur de *L'Ambre rouge*. Un dernier hommage, ironique et tendre, à la disparue.

Elle descendit les étages, posant précautionneusement ses pieds sur les marches bringuebalantes. Une fois à l'extérieur, elle cligna des yeux, gênée par la lumière rouge et rose du soleil couchant. Une brise tiède charriait les lourds effluves du canal. De l'autre côté du pont, allongée contre le mur grenat de son auberge, une chatte allaitait ses petits, trois boules de fourrure soyeuse et tigrée.

Rossana se laissa bercer par la quiétude de cette fin d'après-midi. Quand elle revint à la réalité, Orseo, avec ses cheveux hirsutes et son menton ombré de barbe, se tenait devant l'auberge. De loin, ses yeux cernés donnaient l'impression d'être deux puits d'obscurité. Réprimant son agacement – cet étalage d'affliction, cette appropriation du deuil l'horripilaient – Rossana traversa.

— Tu... Tu as trouvé ?

— Les poésies sont sur le dessus, répondit-elle, les désignant du menton.

— Comme elle m'avait promis...

— Pas besoin de te justifier, Orseo. Vous vous étiez mis d'accord, non ?

— Oui, mais elle disait n'être pas prête. Après, nous nous sommes disputés. Mais comme elle est...

— Morte, tu souhaites publier son recueil. Pour que son souvenir demeure. Allez ! Prends-le !

Il hocha la tête. Ses mains tremblaient tellement qu'il faillit faire tomber le paquet tout entier. Marmonnant des excuses inintelligibles, Orseo s'empara du cahier et s'éloigna rapidement en direction du canal.

L'artiste le regarda partir, perplexe, puis haussa les épaules. Se muer en martyr lui permettait peut-être de supporter l'absence de celle qu'il avait aimée. Elle allait entrer dans l'auberge, prête à se rendre aussitôt à son atelier pour se mettre au travail quand un petit rectangle brillant, sur le pavé, attira son attention. Curieuse, elle déposa son paquet et s'accroupit.

C'était le dos d'une carte de tarot. De fins entrelacs dorés formaient, à l'intérieur d'un cercle, les cinq phases de la lune. Le cœur battant, les mains soudain glacées, elle la saisit. Cette carte... Comment avait-elle atterri ici ? Se pouvait-il que...

Elle la retourna. Blêmit.

## PREMIÈRE PARTIE : LE SAGE

TROIS MOIS PLUS TÔT

*VIOLETTA : N'ajoutez pas au chagrin d'une fiancée  
Hantée par le fantôme d'un mort tant aimé,  
Seigneur, l'insupportable tourment de l'espoir !  
Vous le dites vivant : je ne veux point le croire !*

*LE MASQUE : Douce Violetta, celui qui m'envoie, ce soir,  
Après de vous, m'a demandé de vous donner  
Cette fibule en gage de sincérité.*

*(Le Masque exhibe une broche sertie de turquoise. Violetta,  
reconnaissant l'objet, s'évanouit.)*

*LE MASQUE (trionphant) : Ah ! Tu ne pourras que me  
croire Violetta.  
Anzolo ne reviendra pas, naïve enfant.  
Il est mort ! Son corps boursoufflé est maintenant  
La proie des charognards. Ma vengeance sera  
Plus douce te sachant, chair de mon ennemi,  
Par mes soins attachée à ma toute merci...*

Marcantonio Bembo  
*L'Ange de Cribella, Acte II, scène 2*



– I –

*CULTURES RAVAGÉES* – En dépit de tous les augures, une nouvelle vague de froid et de grêle s'est abattue sur les cultures du nord. Une grande partie de l'approvisionnement fourrager et céréaliier de Cytheriae devra être achetée dans les principautés du sud : Soridae et Messina. Il faut donc s'attendre à une hausse considérable des prix dans ce domaine. [...] *VIOLENCES À HYPOTIE* – De nouvelles violences sont à déplorer dans le quartier populaire d'Hypotie. Une rixe a éclaté entre deux hommes, hier, en début d'après-midi. L'un des belligérants a trouvé la mort au cours du combat. Arrêté pour meurtre, le survivant a expliqué qu'il voulait simplement « nourrir sa famille » et qu'il ne pouvait pas « laisser un poivrot bouffer le pain » destiné aux siens. [...] *THÉÂTRE* – Au théâtre de la Stella, c'est un classique, L'Ange de Cribella, de Marcantonio Bembo qui ouvre la saison. Avec, dans les rôles principaux, Veronica Alba (Violetta), Vittorio Lotto (Anzolo) et Marcello Bellini (Isidro/Le Masque). La première aura lieu, ce quintus, 26<sup>e</sup> jour du mois du Feu, une heure avant dîner, en présence de Son Altesse Violante Moravia. [...]

*La Gazette de Métida (Extraits)*  
Quatrième semaine du mois du Feu

*Sestier de Métida – 24<sup>e</sup> jour du mois du Feu*

**L** E DUC AVAIT PERDU DE SA SUPERBE. Son couvre-chef de velours, d'habitude crânement juché sur sa tête, pendait lamentablement

entre ses mains. Celles-ci, maigres et jaunes, tremblaient. Ses cheveux négligés formaient des mèches grasses et plates autour de son visage, faisant ressortir son nez déformé par plusieurs fractures et ses yeux bordés de rouge. Non plus l'arrogant souteneur qu'elle avait connu autrefois, mais un homme brisé.

— J'aurais jamais pensé. Jamais. Une fille magnifique. Pleine de vie. Et maintenant...

La jeune femme qui l'accompagnait posa timidement la main sur son épaule. Le Duc ne réagit tout d'abord pas, puis la chassa comme un insecte indésirable. Blessée, honteuse d'être repoussée ainsi, elle marmonna quelques excuses et sortit.

— Marquise est partie et... J'avais l'habitude de me reposer sur elle, tu vois. Maintenant, je ne sais pas quoi faire. Je...

Perdu, il laissa sa phrase en suspens. Nola lui laissa le temps de se reprendre. Elle concevait sa tristesse, son incompréhension. Le geste de Marquise, cependant, ne lui semblait ni invraisemblable ni incongru. La jolie prostituée paraissait gaie et enjouée, certes, mais qui l'observait quand elle était seule ? Qui connaissait les ombres hantant son esprit ? « Marquise ». Ce sobriquet cachait sans doute de nombreux secrets. Nul ne les découvrirait, à présent ; nul ne saurait si l'un d'eux, trop douloureux, avait provoqué son suicide. En rebaptisant ses filles, le Duc les affranchissait de leur passé et leur donnait son nom. Pour le meilleur et le pire. Se dépouiller d'une identité n'avait rien d'aisé, il restait toujours des traces de l'ancien « moi », des blessures qui refusaient de cicatriser. Si elles se rouvraient, plaies à vif, infectées par les cauchemars...

— Elle a sauté, reprit le souteneur. Personne ne sait pourquoi. Elle s'est écrasée sur le pavé dans sa belle robe jaune. On aurait dit une poupée brisée par l'un de ces capricieux gosses de riches.

Le Duc se leva. Il paraissait trop grand pour l'espace confiné de l'échoppe. Il fit le tour de la pièce. Passa en revue les étagères où se bouscullaient rouleaux de parchemin, ouvrages reliés et livres imprimés à la va-vite ; s'attarda sur les deux miniatures fixées au mur. La première, une allégorie de la Poésie, figurait une femme aux boucles châtaines, enveloppée dans de longs voiles céruléens. Assise sur un rocher, elle contemplait, rêveuse, les dômes de Cribella dans le soleil couchant. La seconde représentait plusieurs couples, au pied d'une statue couronnée de roses. Un arbre les protégeait du soleil matutinal. En contrebas,

sur la grève, une nef s'apprêtait au départ. Des brumes, dans le lointain, dissimulaient un grand pont de pierre. Le Duc poursuivit sa muette inspection avec l'écritoire de cèdre massif sur laquelle s'entassaient, à côté d'encre de différentes couleurs, d'un plumier de bois vernis incrusté de nacre et de feuilles immaculées, différents dossiers protégés par des chemises de peau et une tasse pleine d'un liquide céladon. Enfin, il revint à elle, plongeant son regard épuisé dans les iris verts, piquetés de paillettes argentées, de Nola.

Compassion ? Assurance ? Le proxénète y trouva ce qu'il cherchait, en tout cas. Il se rassit lourdement, tira de l'intérieur de son pourpoint un papier tout chiffonné. Le lui tendit.

— J'ai essayé, mais j'y arrive pas. Chaque fois, je me rappelle son visage, son rire et cette manière qu'elle avait, quand elle réfléchissait, de mordiller ses cheveux... Et puis, je vois son corps dans cette robe jaune... Et le sang... Elle sera incinérée demain.

Nola saisit doucement l'ébauche, la parcourut. Maculée de taches, raturée, la maladroite oraison laissait cependant transparaître l'immense tendresse – l'amour ? – du Duc pour sa prostituée. Si une fille de joie pouvait dissimuler son désespoir sous un sourire aguicheur, pourquoi un vieux souteneur cynique n'éprouverait-il pas de sentiments ?

— Je vais voir ce que je peux faire.

Le Duc sursauta, comme surpris par le ton de sa voix. Il la connaissait, pourtant. D'habitude, seuls les étrangers manifestaient de l'étonnement devant son timbre grave, un peu rauque.

— Tu me diras combien...

— Après les funérailles. Un éloge funèbre n'est pas une lettre de menaces. Reviens au coucher du soleil : ce sera prêt.

Le Duc la remercia d'un signe de tête et déploya sa grande carcasse dans la boutique. Les épaules voûtées comme celles d'un vieillard, il sortit, laissant la scribe, seule, face à une feuille vierge.

\*

### *Sestier de Dycina*

Bouche pâteuse. Yeux secs, ensablés. Tête lourde, martelée par le rythme narquois d'une comptine.



*Ti-tati-tati-tata*  
*Tatatata-tata-ti*

Aucun sens. Trop bu, la veille. Vin parfumé à la rose ou à la violette. Liqueur – de quoi ? Ambroisie. Pas beaucoup. Un verre, peut-être, de nectar doré. Assez pour donner l'apparence de la réalité à des rêves insensés, non pour le rendre véritablement dépendant. Certainement pas pour provoquer cet insupportable mal de crâne.

D'épaisses courtines masquaient la lumière du jour, plongeant la chambre dans une pénombre bienvenue... Sa chambre ? Oui. Qui l'avait ramené ? Des domestiques ? Octavio, le fiancé de sa sœur ?

Trop de brumes sur cette soirée... Et toujours ce *ta-tati-tati-tata*...

— Par la Déesse ! Faites que ça cesse ! gémit Lotario, se redressant péniblement sur sa couche.

Il passa la langue sur ses lèvres poisseuses de salive. Déglutit. Se gratta la tête, accrochant les doigts à ses cheveux emmêlés par une nuit agitée. Découvrit la forme allongée à côté de lui. Des courbes pleines et harmonieuses, dissimulées par le drap et la couverture de laine, une longue chevelure blonde, épaisse et bouclée. D'abord intrigué, il fit glisser, tout doucement, pour ne pas la réveiller, les tissus sur le côté. Il découvrit la chair blanche, veloutée, d'une femme à peine sortie de l'adolescence.

« Je ne suis donc pas rentré seul, hier... Comment ai-je pu oublier une telle perfection ? »

Qui était-elle ? Une comédienne ? Une hétaïre ? Le jeune homme tenta de rassembler ses souvenirs – en vain. Lancinantes, les notes de musique empêchaient toute concentration.

« Tant pis ! »

Il embrassa son épaule. La peau de la belle endormie, plus douce qu'il ne l'imaginait, fleurait le jasmin et le mimosa. Elle se retourna dans un soupir. Curieux de découvrir un visage qu'il pressentait familier, Lotario ôta les mèches opulentes dissimulant ses traits.

*Ti-tati-tati-tata*  
*Ta-ti-tata-tata*

Dans son esprit embrouillé, la comptine repartit, plus vivace, plus irritante.

Ce minois légèrement triangulaire, au front large et aux pommettes hautes... Ces sourcils bien dessinés... Ce nez à peine trop fort, participant pourtant à la beauté des traits... Cette bouche charnue, aux lèvres pulpeuses et appétissantes...

— Antonella ? souffla-t-il, soudain transi.

Elle ouvrit les yeux – des yeux bordés de cils fournis, aux iris verts mouchetés de gris. Avec un sourire timide, elle effleura du bout des doigts sa joue, caresse glaciale qui fit naître en lui un frisson d'épouvante. Puis, d'un geste lent, gracieux, elle saisit sa main et la guida jusqu'au bas de son ventre.

Le regard de Lotario suivit, hypnotisé, le même chemin. Soudain, il bondit avec un hoquet d'horreur. Antonella baignait dans une mare de sang. Des grumeaux de chair sanguinolente maculaient ses cuisses. Un flot amarante s'écoulait de son corps, imbibant les draps et le matelas épais. Bouleversé, fasciné, il ne pouvait se détourner de cette macabre peinture. Il devinait la souffrance, la vie fuyant ce corps trop faible pour la retenir...

*Ti-tatati-titatati*

*Titatati-tatati*

La mélodie, de plus en plus forte, se confondait avec les gémissements désespérés de la malheureuse étendue, sans forces, devant lui.

— Antonella ! Mais... Je ne voulais pas...

Lotario vit, au pied de la couche, une petite forme dans la pénombre. Il s'accroupit, toucha une substance chaude et visqueuse, sentit le tracé d'un bras, d'un dos, se rejeta brutalement en arrière... Au même moment, la jeune femme se pencha, ramassa l'embryon, amas trop formé, déjà, de chair et d'os, le brandit devant elle, esquissa quelques pas de danse.

— Dis-moi que tu regrettes, susurra-t-elle, indifférente à l'ichor qui continuait à couler de son bas-ventre.

Lotario vomit. Des larmes l'aveuglèrent, se mêlant aux humeurs acides et âcres envahissant son nez et son palais.

*Ta-ti-ta-ta-tatatati*

— Je n'avais pas vingt ans ! cria-t-il, s'étouffant presque, au fantôme qui avançait vers lui.

— Moi, je n'en avais que seize, répondit-elle d'une voix lointaine, étrangement monocorde. Trop jeune pour avoir cet enfant, trop jeune pour être rejetée, trop jeune pour mourir seule, dans cette chambre miteuse.

— J'ai paniqué !

*Tatata-ta-ta-ta-ti*

Les notes, après stridulations d'un instrument invisible, lui vrillaient le crâne. Les mains sur les tempes, Lotario tenta d'échapper à la tragique chimère, d'autant plus hideuse qu'elle était née de ses remords.

Ses souvenirs l'en empêchèrent.

*Parfums aigres. Moisissures. Vieille pisser. Matelas de noyaux. Draps grouillant de vermine. Peu importe. D'ici quelques heures, tout sera fini... Orage, au-dehors. Pluie glaciale. Et ce corps contre le sien, cheveux mouillés, peau glissante comme celle d'une noyée. Éclair. Lit froid et terne, Antonella, livide, la fièvre, la peur, les membres qui se tordent, le sang... Le médecin, avec sa cape noire et son nez scrofuleux... La misère, crue, terrifiante. « Je m'occupe de tout. » Départ précipité, ne plus rien entendre, ne plus rien savoir. Oublier la mère, l'enfant – est-il de lui, d'ailleurs ? – et le spectre d'une vie miséreuse... Tout sauf l'opprobre. Lui l'a déshonorée. Sa famille l'a reniée. Alors elle est venue le retrouver, ici, à Cribella... Pourquoi ? Elle ne possède plus rien. Il ne l'épousera pas...*

— Te souviens-tu de tes serments, Lotario ?

*Ti-tati-tati-tata*

*Ta-ti-tata-tata*

— Je n'avais pas vingt ans, sanglota-t-il.

Parfums de rouille, de vieux sang, d'excréments. Frissons, comme si la pluie qui tombait, ce soir-là, s'était insinuée dans la pièce et le glaçait jusqu'aux os.

Antonella s'agenouilla face à lui. Saisit ses poignets. Le força, implacable, à la regarder. Les yeux dans les yeux. Pétrifié, Lotario vit ses iris brillants perdre leur couleur, devenir opaques, puis gris comme ceux des poissons morts. Les vers firent leur office, crevant les globes, s'insinuant dans la bouche, le nez. Il vit la beauté d'Antonella se flétrir, disparaître, rongée par le temps et la corruption.

*Ti-tati-tati-tata*

*Tatata-ti-tata*

Il sut que c'était sa faute.

Ne put le supporter.

Il n'y avait qu'une chose à faire – une seule – pour expier.

*Ti-tati-tati-tata*

*Tatata-ti-tata*

On le retrouva quelques heures plus tard, mort. Le chaton de sa chevalière était ouvert. Des traces noirâtres souillaient la commissure de ses lèvres. Une carte gisait sous sa main roide. *Le Prince*. Troisième arcane du Tarot de la Lune.

\*

*Sestier de Métida*

« ...une flamme vive dont le souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs. »

Nola posa le vélin devant elle et s'étira, satisfaite de ce qu'elle avait écrit. L'oraison exprimait, en termes qu'elle espérait sincères, les intentions du Duc et rendait hommage à la disparue. Les éloges funèbres n'étaient pas difficiles à rédiger, même quand il s'agissait d'étrangers ou de quasi-inconnus : elle trouvait rapidement le ton, la forme adaptés au défunt et à ses clients. Pourtant, celui de Marquise lui avait pris tout son après-midi. Était-ce parce qu'elle connaissait le Duc et la jeune prostituée ? Parce qu'elle s'était suicidée ? Du pouce, Nola caressa son poignet strié de fines marques blanches. Ces cicatrices-ci étaient vieilles,

vestiges d'une ancienne vie – celle d'avant son arrivée dans le quartier. Mais elles évoquaient, plus que toutes les autres, cette possibilité – une délivrance, une porte ouverte vers l'Ailleurs. Elle n'en avait plus le désir, plus pour le moment, mais aimait considérer cette éventualité comme la meilleure échappatoire possible – quand sa propre existence lui serait devenue indifférente.

« Ma propre existence m'est indifférente. Pas celle des autres. »

Vivre pour autrui à défaut de vivre pour soi-même. N'était-ce pas un prétexte ? Une excuse pour prolonger une destinée dénuée de sens ?

« Si seulement je pouvais ressentir ! Si seulement je n'étais pas cette coquille de chair avec laquelle je suis contrainte de vivre tous les jours... »

Le tintement délicat de la clochette d'entrée la tira de ses pensées. Une haute silhouette se découpa bientôt dans l'encadrement de la porte. Orseo.

— Je ne te dérange pas ?

— J'attends le Duc.

Le jeune homme entra, s'abattit dans la vieille bergère aux teintes fanées, face au bureau.

— C'est un sale type, décréta-t-il, repoussant une mèche bouclée de son front. Souviens-toi, la dernière fois que tu as accepté de travailler pour lui...

— Marquise s'est suicidée, culpa Nola.

— Je sais. Probablement en a-t-elle eu marre de se faire tabasser quand elle ne rapportait pas assez ?

Sur le point de rabrouer son ami, Nola remarqua les traces de sueur sillonnant son visage, la poussière, l'expression triste, désabusée de son regard brun.

— Si tu me disais ce qui ne va pas ?

— Il y a eu des morts, cet après-midi. Des gars d'Hypotie s'en sont pris à des réfugiés. Quelqu'un leur a mis en tête qu'ils avaient tué la fille d'un marin. Le corps a été retrouvé dans un sale état... Ils n'ont pas réfléchi. Le hic, c'est que la petite était simplement morte de fièvre. La famille l'a balancée à l'eau pour ne pas avoir d'ennuis. Tu sais, avec toutes ces histoires sur la peste et les risques de contagion, les gens deviennent méfiants. Si le mal avait dû arriver jusqu'ici ça se saurait.... Les parents craignaient l'incendie de leur mesure, des abrutis ont trouvé

des coupables mais pas les bons, les ont massacrés et se sont aperçus de leur erreur après coup. Le pire, dans tout ça, c'est que la Garde noire a vu ce qui se passait. Pas un n'a bougé ses fesses avant qu'il ne soit trop tard. Je suis convaincu qu'ils reçoivent des ordres d'en haut, si tu vois ce que je veux dire.

Nola se leva et alla jusqu'au petit meuble de bois peint accolé au mur, juste sous l'allégorie de la Poésie, l'ouvrit, en tira une bouteille de verre aux circonvolutions violettes et deux verres assortis. Elle les remplit d'une liqueur translucide, parfumé à l'essence d'origan, et lui en tendit un.

Quand il le prit, leurs doigts se touchèrent brièvement. La jeune femme ne put s'empêcher de noter le léger tremblement d'Orseo. Une imperceptible rougeur avait coloré ses joues, son corps exsudait une transpiration involontaire, née d'un désir mêlé de crainte. Elle en fut attendrie, comme chaque fois qu'elle devinait ses sentiments – et terriblement gênée. Elle aurait voulu lui dire qu'il n'y avait pas d'espoir, qu'elle était incapable d'aimer. Mais Orseo ne lui avait jamais donné l'occasion de lui expliquer cela. Peut-être averti par une sorte de prescience, peut-être simplement par lâcheté, il n'avait pas osé se lancer. Ses seuls assauts – inlassablement répétés, depuis plus de trois ans – concernaient les poèmes. Nola avait eu l'imprudence, un soir de beuverie, de lui montrer ce qu'elle écrivait, hors toute commande. Depuis, il n'avait de cesse de vouloir les publier. Un jour, elle accepterait. N'était-ce pas la seule chose qu'elle pouvait lui offrir ?

— Pourquoi le Conseil de Cribella demanderait-il à la Garde noire de ne pas intervenir ?

— Le Conseil de ville ou... les conseillères de la princesse. Ne fais pas ces yeux-là ! Depuis que leurs consœurs d'Arachnae ont été destituées, les Moires sont aux abois. Imagine, si la Moravia ou son héritière n'avaient plus besoin de leurs précieux conseils pour diriger la principauté, ou si la Triple Déesse leur retirait Sa protection ! Elles n'auraient plus aucun pouvoir, aucune emprise sur Cytheriae...

— J'imagine très bien. Mais je ne comprends pas le rapport entre leur hypothétique volonté de puissance et l'inertie de la Garde noire.

— Les réfugiés apportent avec eux les spectres de l'épidémie et du désordre. De sales souvenirs. Les Âges sombres, ça ne te dit rien ? ajouta-t-il devant la moue sceptique de son amie.

— Les Âges sombres et leur cortège d'horreurs appartiennent au passé, Orseo.

— Pourtant, tout a commencé de la même manière, par la peste à Matricia...

— Mais Arachnae n'avait pas perdu ses Moires.

— J'espère que tu as raison, Nola. Parce que je ne pense pas que la Moravia et ses trois harpies soient à même de venir à bout d'une épidémie, s'il y en a une... Parce que tu vois, je crois que la Lune ne les protège plus depuis belle lurette. Elles le savent et elles crèvent de trouille. Donc, elles s'acharnent sur les réfugiés. Si ce mal débarque à Cytheriae, le peuple verra que leurs prières ne servent à rien... Tiens, encore un lien avec le passé : tu savais qu'à Matricia, la Triade a été la première à crever ?

— En es-tu certain ?

— C'est ce que m'ont confié des gens avec qui j'ai pu parler. Tu vois, c'est pour ça que je me dis que les Moires ont bien plus à perdre que ce qu'on imagine...

— Un peuple, par exemple ?

Un nouveau tintement de clochette annonça l'arrivée du Duc, interrompant leur conversation.

\*

Angelo se tenait face à l'une de ces vieilles habitations délabrées du sud de Métida, un palais abandonné qui, à chaque tempête, à chaque pluie, perdait une pierre, un pan de mur aussitôt avalé par l'eau terne des canaux. Sur sa façade on devinait, entre deux lézardes, les restes estompés d'une fresque florale. Un volet de bois crevassé fermait encore l'une de ses fenêtres. Perché sur le toit, un plongeon poussa une longue plainte lugubre et s'envola, se confondant rapidement avec le gris du ciel de ce début de printemps.

Angelo demeura immobile un moment pour observer et s'imprégner de l'atmosphère des lieux. Après la tombée de la nuit, ils se rempliraient d'ombres furtives, de silhouettes venues se livrer à quelque obscur négoce, d'adeptes de la magie noire ou de chasseurs – quel que soit le type de proie traquée, humaine ou non. Mais en cette fin d'après-midi, l'endroit était désert.



Une fois certain d'être tranquille, Angelo ouvrit l'aumônière de cuir tanné qui pendait à sa ceinture et en tira la patte momifiée d'un rat. Il utilisa l'une des griffes pour se percer le pouce, puis traça, de son sang, quelques runes sur la peau noircie. Le fétiche luit, brièvement, d'un éclat blafard. Le nécromant l'attacha à un lien et le passa autour de son cou. Cela lui permettrait de se tenir, sans difficulté, à la lisière des deux mondes, celui des morts et celui des vivants. D'un pas décidé, il franchit le seuil de la demeure.

À l'intérieur, des murs décrépits, dévorés par une rouille aux reflets pisseux. Des vestiges de meubles éparpillés sur le plancher envahi par le varech et de minuscules coquillages blancs. De petits squelettes, dispersés au gré de la volonté de fantômes à présent disparus. Il y avait eu d'autres créatures. Des stryges, reconnaissables à l'odeur caractéristique de charogne et de fiente. Combien avaient occupé ces pièces délabrées ? Cinq, peut-être six. Une femelle et sa portée, le mâle apportant régulièrement leur pitance.

Dans la pièce suivante, Angelo eut la confirmation de son hypothèse : il y avait bien eu un nid. Fait de détritrus, d'os humains et d'animaux auxquels pendaient des chairs corrompues, de tissus souillés et de guano, il grouillait de crabes, de scolopendres et de cloportes.

Le nécromant avança, un mince stylet d'obsidienne dans la main. La pierre noire, qui consumait atrocement l'engeance des démons, les terrifiait assez pour les maintenir à distance. Considérant que chaque être, aussi redoutable fût-il, avait sa place en ce monde, Angelo trouvait le pouvoir dissuasif de l'arme suffisant : il ne l'utiliserait, à des fins plus offensives, qu'en dernier recours.

L'aire avait été abandonnée. Angelo distingua, dans les décombres, le cadavre recouvert de vers de l'un de ces molosses au poil dru utilisés par les débardeurs et leurs maîtres pour surveiller les entrepôts de marchandises, sur les quais. À première vue, sa mort était assez récente. Restait à savoir ce qui l'avait véritablement tué. Posément, il rajusta ses gants et, enjambant l'entrelacs de charognes et de débris, gagna l'intérieur de l'abri. Indifférent aux remugles délétères de la corruption, il s'accroupit à côté de la dépouille, en chassa la vermine. La bête avait été éventrée. Trois plaies restaient visibles sur la fourrure rêche et sale. Leurs lèvres, noires, brûlées, portaient les stigmates du poison dégouttant de serres acérées. La marque d'une stryge. Et le chien avait

expiré avant d'arriver dans cet antre. Son prédateur, le mâle certainement, lui avait brisé le cou. Les créatures n'avaient pas eu le temps de le dévorer. Quelqu'un – ou quelque chose – les avait contraintes à fuir leur repaire. Mais pas des chasseurs humains. Ces derniers ne s'aventuraient jamais à traquer plusieurs monstres à la fois. Qu'ils viennent des riches faubourgs de Dycina, d'Agelène ou même de Métida, ces amateurs de sensations fortes étaient prêts à tout, pourvu que le jeu ne comporte pas trop de risques. Autrefois, Angelo avait servi de rabatteur et de guide dans de telles expéditions. Il s'était vite lassé de voir des hommes s'acharner, plus sauvages que ceux qu'ils traquaient, sur des goules ou des leugeias, hybrides au corps d'anguille et au faciès de noyé.

Il reporta son attention sur le mâtin. Puis sur le nid désert. Qui avait fait fuir ces créatures ?

De plus en plus intrigué, il poursuivit. La troisième pièce était couverte d'algues et de fissures d'où suintaient des humeurs saumâtres. Le parquet avait disparu, laissant place à d'immenses sillons remplis de poussière coagulée et de bouts de bois gâté, où s'accrochaient moules blêmes et goémons. Ici et là, des mares noires, nées des canaux et des déchets. Dans l'air, un parfum fétide, mélange de limon, d'aigreur et de putréfaction. Recroquevillée près de l'eau, une forme. Il s'approcha, circonspect, reconnut une stryge à ses ailes de peau grise, à sa chevelure blanche, fine comme de la soie.

Elle était morte.

Repliée sur elle-même, ses longs doigts griffus pressés contre son visage, elle paraissait vulnérable comme un enfant. Terrifiée, aussi.

Angelo se pencha sur elle, toucha délicatement ses membres, constata, surpris, qu'elle avait été momifiée, privée de ses fluides vitaux. En la retournant, il vit qu'il s'agissait du mâle. Nota la présence d'un trou au milieu de son ventre. Large d'un pouce, il présentait en ses bords des masses glutineuses, pareilles à une résine transparente. Il en préleva un peu, la renifla – retrouva, plus fortes, les effluves d'acidité et de fange présents dans toute la salle. Enfin, il se redressa, pensif.

Il ne respirait pas ces odeurs pour la première fois. Il avait déjà trouvé cette substance sur un cadavre desséché.

Mais la victime n'étaient pas inhumaine.

\*

*L'Ambre rouge*, indolente comme un gros chat durant la journée, s'éveillait dès les premières ombres du crépuscule. Les habitants du quartier venaient y prendre un verre ; certains y soupaient ou s'accordaient du bon temps avec les pensionnaires de la propriétaire des lieux, l'éblouissante Rossana Paolo. Parmi les habitués, quelques-uns habitaient dans une chambre ou un petit appartement à l'étage : ils payaient un loyer régulier et rendaient de menus services ; en échange, ils n'avaient à se soucier ni des tâches domestiques ni des repas. Rossana, avec son passé sulfureux – elle avait été, disait-on, l'amante des plus grands courtisans de Cribella et avait préféré une vie de saltimbanque au luxe des palais – avait suffi à donner, dès son arrivée, une atmosphère particulière à l'auberge. En quelques mois, *L'Ambre rouge* était devenue le lieu le plus réputé de Métida, et sa célébrité passait même la frontière du sestier. Artiste flamboyante, aristocrate déchue au passé scandaleux, Rossana avait emporté dans ses malles un nombre incalculable d'amants et d'amantes et assez de talent pour faire de l'établissement un atelier en perpétuelle transformation. Au fil des années, les murs s'étaient métamorphosés en fresques marines, érotiques ou légendaires. Plus modestes aujourd'hui, ils accueillait les œuvres des élèves de la fantasque peintre : plusieurs représentations de la Triple Déesse – Vierge, Mère et Faucheuse – côtoyaient sirènes et différents portraits. Un lustre aux circonvolutions étonnantes, caprice de Rossana, éclairait la salle principale. Composé d'un lavis de métaux, de fleurs de verre multicolores et de morceaux de miroir, il réfléchissait à l'infini les lumières des bougies. Une scène, dans un coin, accueillait régulièrement conteurs et musiciens.

Quand Nola et Orseo entrèrent, l'estrade était vide.

Trois hommes discutaient autour d'un pichet et d'une assiette de pain rôti à l'ail. Deux lui tournaient le dos, mais Nola reconnut le troisième : Bartoldo. L'apothicaire, un homme d'une cinquantaine d'années à la barbe et aux cheveux gris, interrompit sa conversation et l'accueillit d'un immense sourire. Sans lui laisser le temps de répondre, il plongea de nouveau dans la discussion – une diatribe plurivoque contre la faïnèantise des jeunes gens, en particulier des apprentis.

Saluant la serveuse derrière le comptoir et quelques connaissances, Nola se dirigea vers la table de Rossana. Celle-ci, profitant du calme de

cette fin d'après-midi, était entourée de sa compagne du moment, une timide androgyne, et de la jolie Pamina, danseuse et fille de joie, joyau de *L'Ambre rouge* – et l'une des rares prostituées du sestier à savoir lire et écrire.

L'artiste savourait un verre de vin épicé et de petits sablés semés de graines d'anis. Voyant Nola approcher, ses paupières mi-closes s'ouvrirent et dévoilèrent l'éclat malicieux de ses prunelles turquoise.

— Tu connais Liana ? lança-t-elle à la félibre en guise de salut.

Liana eut un sourire timide et se poussa pour faire une place aux nouveaux venus. Orseo s'assit à côté d'elle. Nola s'installa en face de Rossana, ignorant la mine renfrognée du chroniqueur. Elle savait pertinemment que le jeune homme ne se sentait pas très à l'aise avec l'exubérante libertine et aurait préféré une table isolée. Mais, après plusieurs heures à évoquer la mort, elle avait besoin de se changer les idées.

— Quelles nouvelles ?

Nola narra brièvement sa journée. Les rendez-vous du matin, la venue du Duc, l'après-midi.

— J'aimais bien Marquise, déclara l'artiste. Cette petite avait du charme et ses formes étaient esthétiquement très intéressantes. Elle a posé plusieurs fois pour moi.

Liana se recroquevilla sur la banquette, essayant de ne manifester aucune jalousie. Elle était amoureuse, et angoissée à l'idée que son amante pourrait se lasser de sa jalousie, voire de sa simple présence.

« Ne te fais pas trop d'illusions, pensa Nola. D'ici une semaine, deux tout au plus, Rossana aura jeté son dévolu ailleurs. Peut-être resteras-tu son modèle, peut-être te laissera-t-elle de temps en temps partager son lit, mais je serais toi, je passerais rapidement à autre chose. »

Plus facile à dire qu'à faire. Elle-même avait aimé, autrefois.

Autrefois. Dans une autre vie.

Et elle en était morte, n'est-ce pas ?

— On m'a commandé une allégorie des Saisons, poursuivit Rossana. Du classique, en somme. J'aimerais beaucoup la présenter sous forme de quatre panneaux, indépendants mais se répondant les uns aux autres, en lequel chaque cycle serait représenté par une femme. Pamina a accepté de poser pour l'automne, et Liana, pour l'hiver. Accepterais-tu d'incarner le printemps ?

— Dans la mesure où je ne serai pas nue, oui.

— Aucune des quatre saisons ne le sera, ma belle. En ce moment, je travaille énormément les drapés anciens et les symboles. Pour moi, le nu appartient au passé. Tu t'en rendrais compte si tu prenais la peine de venir plus souvent dans mon atelier, ajouta la peintre, piquée.

Nola n'eut guère le loisir de répondre. Orseo serrait les poings, une ombre dans les yeux. Il fixait, très roide, un point à l'autre extrémité de la salle.

Elle se retourna. Son amant patientait, froid et blême, près du comptoir.

— Rossana, je réfléchirai à ta proposition et me risquerai dans ton antre, c'est promis, dit-elle en se levant.

Saluant d'un sourire la petite assemblée, elle alla rejoindre son amant.

Rossana les observa un moment. Nola, adorable avec ses longues boucles blondes, ses lèvres pulpeuses et ses yeux verts pailletés d'argent. Lui, glacial, cendreau – aussi malsain que l'on pouvait imaginer, pour quelqu'un de sa profession. Cet homme aux traits acérés, aux prunelles d'un bleu trop pâle cernées de noir, était, disait-on, un ancien membre de l'Ordre de la Nouvelle Lune. Cette confrérie, présente dans tout l'Archipel, pratiquait les « arts sombres » – comme si fricoter avec des cadavres et l'engeance du Mal pouvait être un art – afin de mieux combattre les démons et leur race. Quel crime avait-il commis pour en avoir été chassé ?

Quand le couple quitta *L'Ambre rouge* et disparut, happé par le crépuscule, Rossana posa un baiser sur les lèvres de son amie et se leva pour commencer son service.

— Je ne sais pas ce qu'elle trouve à ce... ce sorcier. Je le hais, murmura Orseo. Elle n'est pas heureuse avec lui, ça se sent. Et puis, dès qu'il la siffle, elle accourt.

— On ne choisit pas toujours de qui on tombe amoureux, dit doucement Pamina, demeurée silencieuse jusqu'alors.

Des musiciens, arrivés peu de temps auparavant, s'étaient installés sur scène. Un joueur de mandoline réglait les cordes de son instrument. Deux autres vérifiaient la peau de leurs tambourins. Un quatrième époussetait soigneusement sa flûte.

La jeune femme se leva et posa sa main sur celle d'Orseo.

— À ta place, je cesserais d'espérer en vain et regarderais autour de moi.

Sur ces mots, elle rejeta sa longue chevelure en arrière et, d'une démarche gracieuse et ondulante, rejoignit le quatuor sur la scène.